

JOURNAL ASIATIQUE.

MAI-JUIN 1869.

TOPOGRAPHIE DE LA GRANDE ARMÉNIE,

PAR LE R. P. LÉONCE ALISCHAN,

TRADUITE DE L'ARMÉNIEN

PAR M. ÉD. DULAURIER.

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR.

Le travail que je sou mets ici au lecteur émane de l'un des plus laborieux, des plus savants religieux de la congrégation des Mèkhitharistes de Venise, qui l'a publié à la suite de sa *Géographie politique*¹ sous le titre de *Topographie de la Grande Arménie*, Տեղագիր Հայոց Մեծաց. L'auteur, qui a voué sa vie à une étude persévérante de l'histoire et de la géographie² de son pays, et qui a eu accès à toutes les sources nationales et aux meilleures sources étrangères que la science moderne a ouvertes, y a puisé de très-abondants et utiles renseignements qu'il a su mettre très-habilement en œuvre. Nul n'était mieux préparé que lui, par sa nationalité et sa position personnelle, et par ses recherches antérieures, à établir une lumineuse comparaison entre l'état ancien de l'Arménie et sa situation présente, à faire ressortir de la

¹ Venise, imprimerie du couvent de Saint-Lazare, in-4°, 1853.

² La *Topographie*, comprise dans le même volume que la *Géographie politique*, est postérieure de deux ans au moins, puisque la préface porte la date de l'année 1304 de l'ère arménienne (1855).

contemplation des ruines de ce pays une vue nette de sa splendeur évanouie, à évoquer le souvenir, à retrouver le nom, oublié ou méconnu, des lieux et des monuments. Après avoir esquissé l'aspect physique du théâtre sur lequel il nous transporte¹, il en donne la description historique en rétablissant, au milieu des divisions récentes que les traités conclus entre la Russie, la Turquie et la Perse ont fait subir au territoire de l'Arménie, les délimitations qu'il avait reçues dans l'antiquité et au moyen âge. J'espère que le lecteur me saura gré de lui présenter, dans notre langue, un ouvrage neuf et original, et qui laisse bien loin en arrière tout ce qui a paru jusqu'ici sur le même sujet.

Ayant à reproduire une masse de noms propres, de lieux ou de personnes, je crois qu'il est indispensable de faire connaître le système d'orthographe d'après lequel je les ai transcrits. J'ai adopté la prononciation arménienne occidentale, celle qui a prévalu dans les régions à l'ouest de l'Euphrate, et qui est encore en vigueur dans tout l'empire ottoman. Ce n'est pas que je proscrive celle qui est propre aux populations de la Grande Arménie, la prononciation orientale, et que j'accorde à l'une ou à l'autre, comme l'ont fait plusieurs arménistes, une préférence exclusive; je pense que toutes les deux ont leur raison d'être philologique et historique. A mon avis, la prononciation occidentale doit être considérée comme la plus ancienne, car elle se trahit dans des mots qui proviennent incontestablement de la couche primitive de la langue, et qui sont antérieurs au fractionnement des tribus de la famille aryenne, dont les Arméniens sont issus, tandis que la prononciation orientale ne se manifeste que dans des mots de formation secondaire, c'est-à-dire modifiés par l'influence du groupe iranien, auquel les

¹ L'auteur a publié en français (Venise, 1861), sous le titre de *Physiographie de l'Arménie*, un extrait de cette description physique, dans lequel il a su parer les notions scientifiques qu'il présente de tous les attraits qu'une imagination brillante et poétique et un goût littéraire exercé peuvent créer.

Arméniens se rattachent étroitement. Afin d'obtenir dans mes transcriptions une exactitude rigoureuse, très-importante au point de vue philologique, je distinguerai, lorsque ce sera nécessaire, ces deux modes de prononciation, en plaçant un astérisque devant les mots prononcés à l'orientale, par exemple, **pint* pour *bind*, *պիտ* « ferme, solide, stable », **datavor* pour *tavor*, *դատավոր* « juge ».

Je vais donner l'alphabet arménien, transcrit d'après les deux systèmes, après en avoir éliminé les deux dernières lettres, le *Ֆ*, *f*, et le *օ*, *o*, dont l'introduction est comparativement récente, puisqu'elle date du XII^e siècle de notre ère. Je me suis écarté le moins possible du mode habituel de transcription, qui emploie plusieurs lettres de l'alphabet romain pour rendre certaines articulations complexes de l'alphabet arménien; la crainte de trop innover et de causer de l'incertitude et de l'embarras au lecteur m'a empêché d'attribuer à chaque articulation un caractère unique et spécial, proposé et arrangé d'une manière conventionnelle. Une uniformité absolue, indispensable dans les travaux de philologie comparée, ne saurait être ici exigée, surtout si on se rappelle que les nuances qui distinguent certaines articulations du même ordre sont très-déliées et nous échappent complètement aujourd'hui.

L'e très-bref, analogue au *scheva* hébreu, identique au *ε* zend, a été rendu par le *ë*, à l'imitation d'Eng. Burnouf et d'après un usage que son autorité a consacré; seulement j'ai cru devoir introduire une distinction, que le système de l'écriture arménienne rend nécessaire, entre l'e très-bref sous-entendu graphiquement et dont l'expression orale, dans les groupes de consonnes, est sollicitée et déterminée par une loi phonique constante¹, et cette même voyelle exprimée

¹ Cette loi, dans sa formule la plus générale, est celle-ci : lorsqu'une muette est suivie d'une liquide, il y a lieu d'intercaler entre ces deux lettres l'e très-bref pour soutenir la prononciation, sans cela la plupart des mots arméniens seraient très-difficiles et même impossibles à articuler, à cause de l'accumulation des consonnes. Je citerai des mots tels que *բբթձցիւն*, *գրիմուճիւն*,

sous sa forme apparente et par son signe spécial, le ρ . Dans la métrique, celle-ci est comptée comme plus lourde que la première, dans une proportion qui peut être évaluée approximativement de $\frac{1}{4}$ à $\frac{1}{3}$ de temps. Je l'ai représentée par notre e muet.

Les voyelles brèves k , $é$, et n , o , se ramollissent au commencement des mots en $ié$ ($k\rho k\rho$, *iérek*, « trois », $k\rho w\rho$, *iéraz* « songe ») et wo ($w\rho m\ddot{e}n$, *woromën* « ivraie », $w\ddot{o}d\ddot{e}n$, *wodën* « pied »).

Les deux lettres j et ω (devant une voyelle) correspondent aux semi-voyelles du sanskrit y et \ddot{a} . La première, quand elle est initiale ou finale, ne se fait plus entendre aujourd'hui : je l'ai remplacée par l'apostrophe, comme dans Յաղկերս , *'Azguerd* (Yezdedjerd), խաբերայ , *khapepa* « trompeur ». J'ai rendu le ω semi-voyelle par w , exemple : Դուին , *Tëwin* (nom de ville), չուեալ , *tchëwial* « étant parti », ուեալ , *dëwial* « ayant donné », avec l'insertion de l' \ddot{e} destiné à marquer et à guider la prononciation¹.

qu'il faut prononcer *qërthmëndchioun*, զմշտնցենաւոր , *zmschdnchenavor* « æternum », à l'accusatif-prononcé *ëzmëschdëndchenavor*. Il y a même quelques mots tout à fait dépourvus de voyelles, comme այլ , *dj'g'*, pron. *dëg'ëg'* « lie, salive », et à l'accusatif pluriel այլս , *zëdj'g's*, pron. *ëzdëg'ëg'ës*. L' e très-bref se produit même dans des cas où l'habitude de nos langues européennes ne nous conduirait pas à en soupçonner l'existence en arménien. C'est ainsi qu'en poésie le verbe գրել « écrire » peut être employé à la fois comme monosyllabe, *hrel*, et comme dissyllabe, *kërel*, գրրել , par l'intercalation du ρ . Cette loi phonique prouve que l'on ne doit pas transcrire, à l'imitation de plusieurs arménistes, des mots tels que Տրդատ et Սմբատ , par *Trdat* et *Smpat*, car la combinaison du t et du s avec une liquide ρ , p et \mathcal{S} , m implique virtuellement la restitution, dans notre système d'écriture, de l' e très-bref intermédiaire.

¹ La nature des deux semi-voyelles j et ω n'a pas été nettement aperçue dans l'arménien jusqu'à présent. Saint-Martin rend ω par *ov* et M. Brosset s'obstine à suivre les mêmes errements. L'un et l'autre transcrivent *Tovin*, *tchovial*, *dovial*, dissyllabes; mais il faut n'avoir jamais scandé de vers arméniens pour ignorer que ces mots

J'ai employé *ē* pour l'*i* dur palatal des idiomes tartares, conformément à l'orthographe adoptée par les Arméniens en transcrivant le turk, et pour laquelle ils se guident par la véritable prononciation, écrivant *դրզըլ*, *kēzēl* « rouge », *قزل*; *դազըլըզ*, *kazēlēk* « office de kadhy », *قاضيلق*. J'ai rendu le *œ* ou *eu* turk par *ō*.

ALPHABET ARMÉNIEN TRANSCRIT EN CARACTÈRES ROMAINS.

Lettres minuscules.	Prononciation	
	occidentale.	orientale.
<i>ա</i>	<i>a</i>	—
<i>բ</i>	<i>p</i>	<i>b</i>
<i>գ</i>	<i>k</i>	<i>g</i>
<i>դ</i>	<i>t</i>	<i>d</i>
<i>ե</i>	<i>é</i> bref, <i>ie</i> initial.	
<i>զ</i>	<i>z</i>	—
<i>է</i>	<i>é</i> long.	
<i>բ</i>	<i>e</i> très-bref, <i>ě</i> , le <i>ξ</i> zend.	
<i>թ</i>	<i>th</i>	—
<i>յ</i>	<i>j</i>	—
<i>ի</i>	<i>i</i>	—
<i>լ</i>	<i>l</i>	—
<i>խ</i>	<i>kh</i> aspiration gutturale très-forte.	
<i>ծ</i>	<i>dz</i>	<i>tz</i>
<i>կ</i>	<i>g</i>	<i>k</i>

ne forment qu'une seule syllabe. Lorsque l'on veut les rendre dissyllabes, on les écrit *Դրզըլն*, *Հըլեալ*, *Աըլեալ*. En effet, ainsi que je l'ai dit plus haut, le *ը* représenté graphiquement est considéré comme plus lourd que le *ը* sous-entendu. Cette lettre, comme on le voit ici, lorsqu'elle s'appuie à une voyelle qui la suit, est véritablement une semi-voyelle, un son fugitif en poésie, tout comme dans le débit oratoire ou le langage ordinaire.

Lettres minuscules.	Prononciation	
	occidentale.	orientale.
հ	h	—
ձ	tz	dz
ղ	g'	—
ճ	dj	ttch
մ	m	—
յ	y semi-voyelle, muette lorsqu'elle est initiale ou finale.	
ն	n	—
շ	sch	—
օ	o bref, wo initial.	
չ	tch	—
բ	b	p
ժ	dch	dj
ր	r dur, lingual.	—
ս	s	—
վ	v consonne.	—
ւ	d	t
բ	r dental.	—
ց	ts	—
և et ու.	ou et devant une voyelle u.	
փ	ph'	—
ք	q	ք send, χ grec.

DIVISION GÉNÉRALE.

1. Le pays qui du nom de Haïg¹, ancêtre de la nation arménienne et auteur de la langue dans la-

¹ Notre auteur suit ici la très-ancienne tradition rapportée par

quelle ces lignes sont tracées, est appelé par les indigènes *Haïq* et *Haïasdan* et par les étrangers *Armenia* et *Armenq*, en souvenir d'Arménag et d'Aram, chefs issus de Haïg¹, ou par un sentiment de fierté

Moïse de Khoren (*Hist. d'Arménie*, I, 5, 7 et 10-12), qui assigne pour premier chef à la nation arménienne Haïg, descendant de Noé à la cinquième génération. Il est évident que cette tradition n'a pu naître et s'accréditer que lorsque les Arméniens, dès les premiers siècles de notre ère et au contact des Syriens et des Grecs, commencèrent à connaître le christianisme et eurent l'idée de souder leurs propres origines aux origines bibliques. Sans entrer dans une discussion qui nous mènerait trop loin, nous ferons remarquer combien est invraisemblable l'étymologie que donne Moïse de Khoren (I, 11), en faisant dériver le nom national des Arméniens *Haï*, Հայ, au singulier et *Haïq*, Հայք, au pluriel, de *Haïg*, Հայկ, qui est le même mot accru d'un suffixe; c'est faire procéder le composé du simple et violer ainsi toutes les lois de l'analogie. Il faut admettre au contraire que de *Haï* s'est formé *Haïg* avec la signification de « pays des Haï » ou « Arménie »; et que ce pays, d'après les habitudes de l'antiquité, a été désigné symboliquement et personnifié par un chef de race, pris comme l'auteur et le premier représentant de la nation.

¹ Le mot hébreu *aram*, ארם, « pays élevé », a dû signifier d'abord la partie septentrionale de la Mésopotamie, celle que circonscrivent l'Euphrate et le Tigre dans leur cours supérieur, et où commencent les gradins qui conduisent d'étage en étage jusqu'au haut plateau arménien; c'est la Mésopotamie arménienne Միջագետք Հայոց. Ce nom d'*Aram* a été employé ensuite dans un sens figuré, comme celui de l'un des descendants de Haïg qui se rendit illustre par ses actions d'éclat et ses conquêtes. C'est de lui, dit Moïse de Khoren (I, 12 et 14), que tous les peuples appellent notre pays *Arménie*. D'autres princes de la première dynastie (Haïciens) ont un nom où figure comme élément principal le même mot, augmenté de suffixes, comme *Arm-énag* ou *Aram-énag* ou bien encore *Aram-aniag*; *Arm-aïs*, *Harm-a*, qui semble être le génitif de *Haram* ou *Aram*, ծ րօւ Արամ. Il est probable que le nom de *Haï* est celui qu'apportèrent avec elles les colonies aryennes qui vinrent de l'est se fixer dans l'Arménie tandis que celui d'*Armen* semble provenir des immigrants sémites qui arrivèrent du sud-ouest dans la même contrée et se superposè-

de ses anciens habitants, comme qui dirait la terre des braves (Ari-arq); ce pays porte dans la Sainte Écriture la dénomination de *contrée d'Ararad*. L'Arménie est située presque au centre de l'ancien monde, entre deux mers intérieures, l'Euxin et la mer Caspienne. A une certaine époque, elle s'est étendue jusqu'à la Méditerranée. Son territoire, en tant que distinct de la Petite Arménie et des autres régions sur lesquelles dominèrent plus tard les Arméniens, est compris entre 36° 40' et 41° 50' de latitude nord, 36° et 47° de longitude à l'est du méridien de Paris, ce qui fait, en prenant pour base la longitude du Masis ou Ararad, six degrés à l'ouest et autant à l'est de cette célèbre montagne.

2. La Grande Arménie est bornée au sud-ouest par l'Euphrate, qui la sépare de la Petite Arménie depuis Sévérage jusqu'à Agën (Égîn moderne); en remontant de ce dernier point, l'Anti-Taurus la sépare de la Deuxième Arménie, jusqu'aux confins du Pont. De là part la limite septentrionale, en se repliant, dans le voisinage du pays d'Éker (Adjara)¹, de la Géorgie et du fleuve Gour (Cyrus) jusqu'au Caucase vers l'est. De ce dernier côté, les confins de l'Arménie sont marqués par ce même fleuve, les montagnes et la mer Caspienne; plus bas par le

rent aux populations qui s'y étaient établies avant eux. Cette hypothèse est historiquement confirmée par les très-anciennes données qu'a recueillies Moïse de Khoren (I, 10).

¹ Éker, *Էկեր*, ou pays des Ekératzi, *Էկերացիք*, est l'ancienne Colchide, la Mingrélie actuelle.

Guilan et l'Adërbadagan (Azerbeïdjan). Au sud, elle est bornée par l'antique pays des Mar (Mèdes), le Kurdistan persan et par l'Assyrie, c'est-à-dire au nord du district de Mossoul jusqu'à Djéziré; par la Mésopotamie au nord de Mëdzpîn (Nisibe) et de Mardin jusqu'à Diarbëkir; par l'Euphratèse et l'Euphrate à l'ouest, dans les environs de Sévérage où finit la frontière.

La plus grande largeur de l'Arménie, depuis le coude que forme l'Euphrate entre Mélitène, dans la Petite Arménie, et Madën dans la Grande Arménie, s'étend de l'ouest à l'est jusqu'à la pointe de Pakavan (Bakou), au bord de la mer Caspienne, sur 580 milles géographiques¹ environ. Sa largeur, depuis le Cyrus au nord, auprès d'Azg'or, jusqu'à Mërhëmëtabad et Qaschaver, bourgades au sud du lac d'Ormia, est d'environ 340 milles. La superficie des quinze provinces de la Grande Arménie, en y comprenant les régions limitrophes, la Chaldée Pontique (Khag'di'q) au nord-ouest, l'Albanie à l'est, et l'Adërbadagan au sud-est, peut être évaluée à 120,000 milles carrés.

TABEAU PHYSIQUE.

3. Hauteurs.

Au point de vue géologique, on peut dire avec un éminent géographe contemporain, Ritter, que l'Arménie est une île-montagne; en effet, en y réu-

¹ Le mille de 60 au degré ou 5,702 pieds = 1,852 mètres.

nissant les contrées adjacentes, la Petite Arménie, le Caucase et la Perse, elle s'élève entre des mers et les plaines basses de la Mésopotamie, comme une proéminence qui atteint 3,000 à 8,000 pieds¹. Par les saillies nombreuses et abruptes des pics qui se détachent de la surface de ce plateau, elle dépasse toutes les contrées de l'Asie occidentale, sur lesquelles domine le colossal Masis, à une hauteur de 16,254'. Les déclivités ondulées de ses chaînes de montagnes et les espaces que laissent entre eux les massifs isolés forment des plaines et des vallées qui ont des altitudes différentes, et toutes considérables. Dans le nord-ouest s'étend la plaine du Djorokh, qui a 6 000' à 7,000'; à l'est de celle-ci, la plaine d'Akhaltzikhê, qui a 3,000'; les plaines de Garin 5,750' à 6,000', d'Erzënga 4,000' à 5,000', de Pasen 5,000', Schouschar et Thêqman 5,300' à 5,500'; aussi la Première Arménie, où ces plaines sont situées, a-t-elle été nommée dès l'antiquité Haute Arménie, et notre ancien géographe [Moïse de Khoren] dit : « Plus haute non-seulement que l'Arménie, mais aussi que tout le reste du monde; c'est pourquoi on l'a appelée le sommet de la terre. » La plaine de Kharpert ou de la Quatrième Arménie a 3,000' à 3,300'. La vaste plaine d'Ararad est divisée en un grand nombre de plateaux d'inégale étendue; celui de l'Araxe, 2,750' à 3,500'; de Schirag et de Vanant, 4,300' à 5,200'; de l'Arakadzodën septentrional, 6,300'. Le pla-

¹ Le pied français ou de Paris de 144 lignes = 0^m,32484.

teau de l'Euphrate oriental (Mourad-tchaï), ou de Bayézid, a de 4,500' à 5,000'; la plaine de Mousch 3,500'; celle de Dosb, à l'est et au sud de Van, 6,000' à 6,500'; d'Ag'pag, 7,500'; d'Ardaz ou Magou, 5,500'; les vallées montueuses de Sévan, 6,000' à 6,500'.

Au sud de ce dernier point, et plus élevée que toutes les autres plaines de l'Arménie, est celle qui dans le sud du Karabag' mesure un périmètre de 120 milles et une altitude de 8,500'. La région sud-ouest de l'Arménie, limitrophe de la Mésopotamie, est relativement déprimée, quoique ayant 1,600' à 2,000'. Mais dans le sud-est, la contrée qui est voisine des Kurdes se redresse jusqu'à une élévation de 5,000' à 7,000'; l'Adërbadagan, à l'est du Kurdistan, atteint une altitude de 4000' à 5,000'.

4. *Terres cultivées et steppes.*

Sur les plateaux que nous venons d'énumérer se déroulent les plaines fertiles de l'Arménie. Les plus remarquables par leur étendue et leur surface plane sont celles de Pasen, de Schirag et de Garin, de Mousch, de Kharpert et d'Erzënga; la plus vaste de toutes est celle d'Amit (Amid). Entre Alaschgerd, le Mourad-tchaï et Pasen, sont les vastes steppes de Thôrlou, Kara-yazë, etc. Mais la contrée la plus basse est la province d'Oudi et l'Agouanie sur les bords du Cyrus oriental, depuis les confins de Kantzag jusqu'à l'Araxe et de là en descendant le steppe de Moug'an jusqu'aux environs de Thalisch. Elle occupe une surface qui du sud au nord a

une longueur de 120 milles, et de l'est à l'ouest, c'est-à-dire de la mer Caspienne jusqu'aux parties montagneuses de l'Artsakh, aux environs de Schouschi, une largeur de 100 milles; la partie septentrionale est étroite et n'a pas plus de 25 à 30 milles de largeur. En remontant de Kantzag et en suivant quelque temps la rive arménienne, c'est-à-dire la rive droite du Cyrus et ensuite sa rive gauche, dans l'Ag'ouanie propre, l'intervalle qui existe entre le Cyrus et ses affluents l'Ior et l'Alazan renferme le steppe de Karadja et Ouph'adar (l'ancienne plaine Palasagan) jusqu'aux confins de Sëg'nakh et du Kakheth, coupé par des chaînes basses de montagnes qui se prolongent parallèlement entre elles.

Cette contrée, qui n'a pas moins de 100,000 milles carrés, peut être appelée la *grande plaine et le désert d'Arménie*, quoiqu'elle ne soit pas dépourvue de végétation et d'habitants, comme le sont les déserts de sable.

5. *Montagnes.*

L'Arménie entière est comprise entre les deux grandes chaînes de l'Asie occidentale, au nord-est le Caucase et au sud-ouest le Taurus, dont les branches constituent pour quelques-uns tout le système orographique arménien. Tantôt soudées les unes aux autres, tantôt coupées brusquement, un grand nombre se dressent inaccessibles et comme une masse isolée. On peut diviser en dix groupes principaux les montagnes de la Grande Arménie, sous les dénominations suivantes :

A. Le massif de la Chaldée pontique ou Montagnes pontiques qui, à l'est et au sud de la mer Noire, dans la partie nord-ouest de l'Arménie, projettent leurs rameaux parallèles et séparent le bassin du Djorokh de celui de l'Euphrate. — Dans le nord de ce massif sont les monts Barkbar, dominés par le Katchaqâr ou Varsambêg (Varschamag) aux environs de Hamschên (12,000'), et qui, en se prolongeant, contournent au sud la mer Noire; dans le sud, sont les montagnes de Sber et de Papert, au milieu desquelles coule le Djorokh, dont la source est dans la haute montagne de Kobanam (Sébouh); plus au sud un troisième chaînon, le Goph' (Qoph'dag') à l'ouest, divise la Grande Arménie d'avec la Petite Arménie et est le plus élevé de tout ce groupe.

B. Les montagnes du Daïq dont les anciens nous peignent les retraites inaccessibles et qui s'étendent du pays des Ékers (Colchide) jusqu'à l'Araxe, dans le voisinage de Gag'zouan, en poussant des rameaux vers l'occident. — Au nord sont les montagnes d'Arsis, auxquelles se relie, vers le sud, les monts Ialadjam et Qalnou ou Kalnou (8,000'); ensuite les monts Sôg'anlou qui vont jusqu'à l'Araxe, entre Pasen et Kars, et au travers desquels passe le chemin des caravanes de Garin et de Kars, à une hauteur de 7,880'.

A l'ouest se trouve le rameau des monts Ak-Mêzrê et Kirêdjli ou Barga-Bazar, sur le territoire de Garin; plus loin, dans la même direction, les montagnes de Garin qui ont, à l'est de cette ville, le Dêvê-Bôinou (6,600') et autres sommets moins élevés;

au nord émergent les hautes cimes où naît l'Euphrate, le mont Gabouïd (Gök-dag') (10,000'), le Doumlou (9,000') et le Mikhtchiq' (9,800'), qui se joignent aux montagnes de l'Euphrate. A l'est du Daïq s'étend le rameau de Tchêldër (Tchildir).

C. Les montagnes de l'Arménie géorgienne.

6. Sous ce nom nous désignons les chaînes qui existent entre la rivière Khram et la plaine d'Ararad, dans la province de Koukarq, au nord de l'Ararad, pays dans lequel les Arméniens et les Géorgiens vivaient mêlés. Le rameau le plus septentrional de ce groupe, non loin du Cyrus, constitue les monts Qodian, dans le district d'Azg'or, en connexion, au sud-ouest, avec les monts Baqoulian, et par ceux-ci avec les monts de Threg'q et Gankarq, nommés aujourd'hui Abots ou Qaiqouli.

Les monts Bézobdal et Pampag (coton), remarquables par leur hauteur et leur étendue, sont traversés par la route d'Érivan (7,340' et 6,270'). De leurs flancs s'échappe le Börtchalou (Tzoro'ked), lequel, se dirigeant vers le nord, va se jeter dans le Cyrus, en laissant à gauche le mont Khonav (humide)¹, le Lōq et le Lialvar qui recèlent des mines de cuivre et par lesquels passe le chemin de Tiflis, au lieu nommé Agzēbōiuq (5,460'). A droite et dans l'intervalle que limite la rivière Agēsdev, s'élèvent le Tchadër et le Tchardaglë, ayant à l'est les petites montagnes de Kavarzin et Kak (cette dernière mentionnée dans le Scharagan ou

¹ Mokraïa gora des cartes russes.

Hymnaire), aujourd'hui Gōq; les monts Èschèg-Meïdan, au sud du lac de Kég'am ou Sévan, par lequel passe la voie qui conduit à Érivan et aboutit au Cyrus, avec le mont Maïmêkh, à l'ouest (7,355'). Il faut compter comme des anneaux détachés de cette chaîne le système de l'Ararad, à gauche de l'Araxe et de l'Akhourian, et d'où surgit l'Arakadz à plus de 13,000', se rattachant par des collines au Pampag, mais sans projeter des rameaux de ses autres côtés; à l'est s'élève la montagne d'Ara ou Karnē-iarēq (7,913'), et à l'est de cette dernière, le Soudèguèn qui se relie à l'Èschèg-Meïdan.

D. Le groupe qui se développe en divers sens entre les rivières Agësdev et Hraztan, à partir du groupe C jusqu'à l'Araxe, au sud-est, dans la direction du Karabag' et à l'est du territoire de Kantzag jusqu'à l'Araxe, sur les limites de la plaine de Scharour et de Nakhidchévan, peut être appelé avec juste raison le groupe du Karabag'. En effet, il en forme le massif central d'où se détachent des pics accumulés les uns contre les autres; on pourrait encore lui donner le nom de *Caucase arménien*. Toute cette contrée est très-élevée; sur ses escarpements elle a 2,000' à 3,000', au nord et dans le milieu 6,000' à 8,000', et comprend un espace de 9,000 milles carrés. A des intervalles assez rapprochés, elle est coupée par divers rameaux qui présentent des cimes rocheuses, de longs plateaux ou des vallées étroites, mais sans s'ouvrir nulle part en plaines d'une grande largeur. Ce groupe embrasse

presque en entier les deux provinces de Siouniq et d'Artsakh. Cette contrée était célèbre dans les mythes anciens par ses inaccessibles montagnes. La partie nord-ouest du Caucase arménien circonscrit le lac de Kég'am (6,000'), qui semble être le cratère d'un volcan éteint. A l'ouest sont les monts Kég'am, le Keg' ou Ak-dag' (11,480'), l'Ahmangan (11,168'), le Bouz-dag' (10,728'); à l'ouest de l'Ahmangan s'élève le Kiôthang ou Kiontan-dag' (7,111'), et plus bas le Hadis ou montagne de Sémiramis. Au sud du Keg' et du lac de Kég'am sont l'Arqaschan, l'Abdulla-sar (8,596'), le Karanlég (10,430'). A l'est du lac et en se dirigeant du sud au nord, on voit se dresser les monts Akkaïa, le Kukurd-Dag', le Kara-ag'adch, le Sadan-ag'atch, le Schah-dag', qui se relie à l'Ëschêg-Meïdan, en lançant des rameaux vers l'est dans la contrée d'Oudi. Les plus remarquables de ces rameaux sont Arg'ouz, Khamlêq, Mis, Kêzêldja (peut-être le Gaïdzo'-Dzar des anciens); au sud et dans la partie ouest du district de Kantzag, le Kotchkhara (qui paraît être le Katchékar) et le Sarial. Au sud de ces derniers est le Mroug ou Mourov (11,540'). Au sud-ouest du Kotchkhara, dans le district de Sothq, vient se relier à la chaîne orientale de Kég'am le Qoungour ou Kondour (10,500'), d'où part une branche qui se prolonge au sud-ouest du côté de Scharout. Au milieu de cette branche, au sud du lac de Kég'am, sont l'Ala-göl, le Tasch-Pilaqan ou Diq-Pilaqan (10,900'), le Guzêl-Dêrê (11,060'), le Koutchilan, le Dadivan, le Moural.

Au sud, dans le Zangui-zor, district du Karabag', se dressent l'Oulou-khanlou, le Sërtchalë, le Dêvê-göz, le Këzël-bog'az. Mafrasch, Këzël-thêphê, Kilisêli (9,740'), Êschêklë et autres, dont les rameaux s'épanouissent entre les rivières Orodën (Bargouschad) et Haqar. A l'est de ces montagnes s'élèvent celles de l'Artsakh propre ou Khatchên, dans le centre de cette province ou Gulistan. Parmi ces dernières, on compte le Kërq-göz (8,770'), d'où descend la rivière de Khatchên; les montagnes de Djarapert et Tizaph'aïd jusqu'à l'Araxe, dominées par le Ziârêthi-dag'. A l'ouest du Bargouschad s'étendent les monts Karoua' qui se relie au Qoungour et aux montagnes orientales de Kég'am et qui sont connues sous le nom d'Ala-göz; là se trouvent le Dêvê-göz dont il a été déjà question et, au sud, Qëssar, Dêliq-Thêphê (8,042'), Qêbêrli, Ahar, Araschîn, etc. Les monts Khazangël, aux nombreux rameaux, sont au sud dans le district de Mëg'ri; au sud de ce dernier massif les monts Alangêz [qui se prolongent] jusqu'à l'Araxe. A l'ouest, dans le district d'Ortoud (Koghthën), s'élève le mont Iëlanlë, ayant au nord, dans le district d'Erëndchag, le mont Gabouddjig ou Kapouddjag' (12,055'); et au nord-est de cette dernière montagne, entre Nakhidchévan et Scharour, le Qôqi-dag' (9,660'). Il y a en outre quantité de montagnes isolées et d'une moyenne étendue dans le vaste massif dont un rameau, partant depuis l'Araxe jusqu'au Qoungour et de là jusqu'à l'Êschêg-meïdan, va se souder au Pampag et au Bëzobdal du

troisième groupe, se rattache par le mont Ag'lakhan (9,400') aux monts Abots et de Threg'q et par ces derniers au Baqoulian et au Qodian jusqu'au Cyrus; de l'autre côté du fleuve, aux montagnes de la Géorgie et du pays des Ékers (Colchide), à savoir le Nathaqévi, Lomisa, Persathi, Ipiciqaro', Sothiméri, Perenga' et Qolova', et de là atteint l'embouchure du Djorokh et le rivage de la mer Noire. Au sud de l'Araxe, ces montagnes peuvent être considérées comme se prolongeant jusqu'à la plus haute de l'Adërbadagan, le Savalan (12,200'); car celle-ci pousse des rameaux au sud-ouest jusqu'auprès de l'Araxe et des limites d'Ortouad, où finit la branche méridionale de ce long groupe.

8. E. Dans l'Arménie occidentale et moyenne, trois chaînes parallèles marquent la ligne qui divise les eaux de trois grands fleuves: l'Araxe, l'Euphrate et le Tigre. L'une d'elles est la chaîne des montagnes de l'Euphrate, qui vont à l'ouest dans la Petite Arménie, jusqu'à l'Anti-Taurus; ses rameaux forment les montagnes occidentales de la province de Haute-Arménie, Taranag'iq, à la droite du fleuve, et le Sébouh ou Kohanam, avec sa haute cime, ayant au nord les monts Qèban, Tchimên, et Êlmalë, qui appartiennent à la Petite et à la Grande Arménie et touchent aux montagnes de la Chaldée pontique. Les chaînons occidentaux à partir des rameaux de Garin et de Kars pénètrent dans la Petite Arménie jusqu'au mont Argée (Cappadoce). La longueur des trois chaînes précitées, soudées ensemble depuis les

bords de l'Araxe auprès de Gag'zouan jusqu'à Césarée, est d'environ 500 milles.

F. La ligne de partage des eaux entre l'Araxe et l'Euphrate méridional ou Mourad-tchaï est tracée par la haute et longue chaîne que l'on peut appeler de son nom actuel Bing-göl Ag're, parce qu'elle est une prolongation de deux parties de ce groupe, ou bien encore *la chaîne arménienne* proprement dite. Partant du Masis (Ararad), elle s'avance sans coupure ni interruption vers l'ouest, en formant un arc de cercle parallèle à l'Araxe jusqu'à ses sources dans le Bing-göl; à l'ouest de ce fleuve, elle s'étend par des rameaux continus jusqu'à l'Euphrate et la frontière arménienne près d'Agën (Ēgîn), sur un espace de 300 milles environ; elle traverse par le milieu toute l'Arménie moyenne et occidentale, vers le 39° de latitude, qui est le degré moyen de la latitude de l'Arménie. Le centre de ce groupe est le Bing-göl, qui surgit comme une masse colossale entre les trois anciennes provinces de Haute-Arménie, Quatrième Arménie et Douroupéran, donnant naissance à des affluents de l'Araxe, de l'Euphratē et du Mourad-tchaï. Le Bing-göl propre, qui n'est pas le mont Piouragan (car cette dénomination n'était pas en usage chez les anciens), mais le mont Sërmants ou Sermants (des semences), dépasse, à ce qu'il paraît, 11,000'. Au nord sont les montagnes de Gég'i (Khortzên), de Schouschar et de Thêqman, et celles qui sont au sud de Garin, le Ph'alandôqên et le Scho-g'alar au sud, les montagnes de Vart; au sud-ouest,

celles de Djabag'-Dchour avec d'autres à l'ouest, et le Mëntzour jusqu'à l'Euphrate. Elles sont habitées par les Kurdes et encore peu connues; on peut conjecturer qu'elles atteignent une altitude de 9,000'. Au nord s'élèvent le Qōschmēr (12,000' environ), le Sērkhouth (10,000') et les monts Doujik jusqu'à l'Euphrate et Gamakh; au sud-est de la grande Montagne, entre le Mourad-tchāi et le Kalê-sou son affluent, les monts Zernag et Khamour. Un autre bras principal du Bing-göl, en se dirigeant vers le nord-est, va se relier presque ininterrompu au massif de l'Ararad par les groupes du Tchêqmê, Teg'thaph, Qaschbêl, Schêrian, Kōsê-dag' qui est le Sougav des anciens (9,000' à 10,000'), le Schah-iôl (8,950') et le Tchêqmêq. Au nord-est de ces dernières montagnes sont le Kōr-og'lou et le Thaqaalthou (le Partog' des anciens); au sud-est les montagnes d'Ag'ër propres jusqu'au Masis, c'est-à-dire le Sinêg-dag', l'Ak-dag' (11,000'), le Zôr-dag' (10,500' environ), le Katch-Gédoug ou Pamboul (10,000'). A l'est, vient s'y rattacher la principale montagne de l'Ararad, le célèbre Masis, situé presque au centre de la Grande Arménie et dominant toutes les hauteurs de ce pays par sa masse et son altitude qui est de 16,254', avec le petit Masis au sud-est (12,284'); au sud sont les montagnes d'Ardaz ou de Magou; au sud-est le Thaqaaltou (8,982') et au nord-ouest le Tasch-Bouroun.

G. La ligne de partage des eaux de l'Euphrate méridional (Aradzani ou Mourad-tchāi) et du Tigre constitue l'ensemble de hautes montagnes qui, sans

être unies l'une à l'autre, se rapprochent néanmoins de manière à former un système qui se continue jusqu'au confluent du Mourad-tchaï et de l'Euphrate. D'abord l'on rencontre l'Ala-dag', autrefois Dzag'gats-liarn ou Montagne des fleurs (10,000' ou peut-être plus), d'où s'épanche l'Aradzani; au nord est le Nēbad (Niphatès), cône isolé limitrophe au sud des montagnes de Van; à l'ouest, l'Értisch, et au sud-ouest les montagnes de Paknots, de Melazgerd et de Liz.

9. H. Au sud de ce dernier groupe et de la plaine Mousch est celui des montagnes de l'Agētznîq, rameau de l'immense chaîne du Taurus, suivant les anciens; ce sont les monts Kouïth, Sasoun, Antovg, Koschm (6,400'), Khoulp'h', Darqousch. A l'ouest, entre l'Aradzani et les affluents du Tigre, les montagnes de la Quatrième Arménie, appelées Goher dans l'antiquité, sont aujourd'hui occupées par les Kurdes. Une autre partie de ce groupe est comprise dans les districts de Sivan-Madèn, de Palou et de Kharpert, et entre autres le Masdar ou Mostar, Alēndjēk, Sarē-Mēsçhē et Mouschir, au coude que forme l'Euphrate. Entre ce dernier fleuve et les affluents du Tigre jusqu'à la rivière de Pag'èsch, il y a aussi beaucoup d'autres montagnes isolées, parmi lesquelles on peut citer le haut Karzan de l'Age'tznîq, entre Pag'èsch et la rivière Batman; du côté opposé de cette rivière, les montagnes du grand Dzoph'iq, le Hazrou, Ègil (Ankëg') et Arg'ni. Il faut y joindre les montagnes au sud d'Arg'ni et du Tigre, le mont Mi-

hrab aux vastes assises, et les monts des districts de Schënqousch et Dchermig; au sud de ces derniers, dans le Diarbékir, le Karadja et autres, qui sont une section du Taurus, et qui séparent l'Arménie, l'Euphratèse et la Mésopotamie.

10. I. Les montagnes de Van, et sous ce nom nous comprenons toutes celles qui entourent ce lac à une faible distance, et en laissant dans l'intervalle quelques massifs isolés; La partie septentrionale se relie à l'Ala-Dag; du même côté on distingue le plus haut sommet des environs, l'un des plus élevés de toute l'Arménie, couvert de neiges éternelles, le Siph'an-dag; son altitude, qui n'a pas été encore mesurée, paraît être de 12,000' à 13,000'. A l'ouest du Siph'an-dag' et à l'extrémité nord-ouest du lac de Van, des montagnes entourent, à une distance de quelques heures, le lac Nazoug qui est comme un cratère aujourd'hui comblé d'un ancien volcan; l'une de ces montagnes est le Bilédjan. Au sud, le lac de Van a pour ceinture des montagnes dont le point central est le mont Nemroud. Au sud de ce dernier est le Guzêl-dêrê (Thoukh, *obscur*), qui s'infléchit au sud du lac, l'Erdjêrôsçh et l'ArDOS; en se rapprochant de la rive le haut Entzaqisar ou Gaboud-gog' s'avance en saillie comme un promontoire. La chaîne de l'ArDOS se prolonge vers l'est pour se souder au Qafilan-kouh, qui de loin entoure la rive orientale et qui, en se dirigeant vers le nord, va se terminer sur les confins de l'Ala-Dag', projetant vers l'ouest des chaînons parallèles et ayant en face,

à quelques heures de distance des rives du lac, le haut Varak, lequel à l'est se confond avec l'un de ces chaînons. Au circuit oriental de ces montagnes se rattachent quelques rameaux qui appartiennent à l'Adërbadagan; ce qui fait que l'on peut confondre les deux groupes en un seul.

11. J. Les montagnes de Gortouq ou Gordyéennes sont célèbres depuis des siècles, mais n'ont pas encore été suffisamment étudiées ni mesurées. Dans l'antiquité, elles formaient la limite méridionale qui séparait l'Arménie de l'Assyrie. Les principales chaînes et les principaux groupes de ce système correspondent au 37° de latitude, en se dirigeant de l'est à l'ouest, par 2° et 3° de longitude du Masis. De ce côté, elles atteignent jusqu'au Batman, affluent du Tigre; vers l'est, jusqu'au petit Zab, sur une étendue de plus de 100 milles; elles portent aujourd'hui le nom de Djudi ou Djudid et de Qouriqi. Quelques-unes ont leur cime couronnée de neige et une altitude de 12,000' à 14,000'. Dans ce même groupe, il faut ranger les monts Bohtan et ceux du pays de Mogq, entre Van et la province de Gortouq. L'un des plus renommés est l'Arnos à l'est, et à l'est de celui-ci le Thagou, par où passe une route à la hauteur présumée de 10,000'; au sud-ouest de Vah et au sud de Pag'êsch, sont les monts Zërëkan, Garsavéra, etc.

L'intervalle qui sépare la contrée de Mogq du pays de Gortouq est entièrement inconnu; au sud, les montagnes s'étendent jusqu'au Khabouër et aux

branches du mont Zakhou où est fixée la limite extrême de l'Arménie. A l'est de Gortouq, le long du Zab, et à 1° de longitude occidentale du Masis, s'élèvent les monts Haqqiari et Thiari, ainsi appelés du nom des deux tribus kurdes du district de Dchoulamerg et où habitent aussi les chrétiens chaldéens. De ces montagnes s'élancent de hautes et remarquables cimes; dans leur sein s'ouvrent de profondes vallées et s'offrent aux yeux des sites grandioses et imposants qui n'ont pas leurs pareils même dans le Karabag'. La plus haute de ces montagnes est le pic isolé de Thoura-Djélou ou Djavour-dag', à l'est des autres, et qui, d'après ce que l'on dit, égale, ou peu s'en faut, le Masis. Au nord de Djoulamerg s'élève le Schémpad (Sěmpad), haut de plus de 8,000', et au nord de cette montagne le Bourdj-oullah? où il y a un passage à une hauteur de 7,092'.

12. K. Le groupe des monts Zagros, au sud-est de l'Arménie, s'étend des confins de la Perse jusqu'au nord-ouest, où il limite l'Arménie, en occupant l'espace qui sépare les lacs de Van et d'Ormia. Les anciens nommaient ce groupe Zargos ou Zagros, et les parties septentrionales de ces montagnes comprises dans le territoire arménien. Gouhadrianq (کوه montagne et آذر feu) ou Montagnes de feu. Dans ce vaste groupe, aux monts Zagros proprement dits et entre les districts de Sôlděz et Révanděz, est le mont Scheïkiva? (10,000' à 10,500'); non loin au nord s'ouvre le passage de Qéli-Schîn (9,300'), où l'on voit dans le haut une inscription cunéiforme

qui semble avoir indiqué la limite de l'Arménie dans le mont Zarasb depuis les temps du roi Aram. A l'ouest de notre groupe, et entre les montagnes de Heqqiari, est un autre massif du Rêvandêz, où le Rêvandêz proprement dit émerge à 9,900', avec d'autres montagnes, le Piran, Audêl-kouh?, Linithqa, Tchâi-Rêsch, etc.

A l'est, des rameaux détachés se projettent entre ce groupe et le lac d'Ormia jusqu'aux environs de Salamasd; on pourrait les nommer les monts d'Ormia, puisqu'ils sont compris dans le district de ce nom. Ces lieux n'ont pas encore été complètement explorés, et surtout la partie occidentale où vivent des Kurdes. Les deux groupes de Gortouq et Zagros, ainsi que toutes les montagnes du sud de l'Arménie, peuvent être considérés comme la crête occidentale de la chaîne colossale du Taurus qui, suivant les anciens, s'étend à l'est jusque dans la Perse par l'Adêrbadagan. D'après les idées des modernes, elle commence sur la gauche de l'Euphrate, à l'ouest de la Quatrième Arménie et de l'Ag'ëtznîq; elle continue dans le sud de l'Asie Mineure en longeant le littoral sud-ouest. Un rameau considérable qui se dirige vers le nord-ouest forme l'Anti-Taurus, entre la Cilicie, la Cappadoce et la Grande Arménie, dans le voisinage de l'Euphrate. Un autre rameau, qui incline vers le sud, constitue l'Amanus entre la Méditerranée et la Syrie. Le rameau qui sépare l'Euphrate, au sud de l'Ag'ëtznîq, et se prolonge entre l'Arménie et la Mésopotamie, portait dans l'antiquité le nom de

Masius, aujourd'hui il porte celui de Karadja-Dag'lar; au sud du Tigre, il va se souder aux montagnes de Gortouq. Celui qui longe ce dernier fleuve au nord, le rameau de l'Agëtzniq (Khazrou), et qui se rattache aux montagnes de Van, est le Niphatès des anciens. Au dire de quelques auteurs, c'est là, aux environs du lac Pëznouniq ou mer de Van, que finit le Taurus.

13. L. Le groupe au nord d'Ormia, à l'est des monts Qaflan et au sud de l'Araxe, se compose des monts Vasbouragan, qui se développent en lignes parallèles. La branche méridionale de ce groupe s'étend au loin depuis le rameau du Savalan jusqu'au Qaflan; on y compte au premier rang l'Ak-dag', Mischoudag', Alandër, Kouhi-Maschoud, Érlan qui se relie au Qaflan. Au sud, et comme un rameau séparé, est l'Akronal? (7,500' à 9,000'), et au sud de ce dernier, le mont Mour ou Mouz (8,440'). Au nord-est de l'Ak-dag', qui est à l'ouest de Marant, existe une branche nommée Qoph'an-dag', où sont les monts Miran, Qëm et le Nëschan, qui envoie des rameaux jusqu'à l'Araxe et ses affluents à l'ouest. Au nord de notre groupe et du Qotour (Godor) ou Ak-tchāi sont d'autres montagnes parmi lesquelles on distingue, dans l'ouest, Flëlan-dag'ë et les monts Hatsiouniq (dans le district de Tchors) et le Souroun-dag'; au nord de ces derniers et aussi dans une direction parallèle, les monts Schirikhanë au sud des districts de Tchaldëran et Kara-koïounlou, d'où un rameau se projette vers le nord jusqu'à Magou.

M. A l'est des monts Vasbouragan et du Zagros et

au sud de l'Araxe, sur le vaste plateau de l'Adërbadagan, mais en dehors de l'Arménie proprement dite, l'on rencontre de nombreux groupes de montagnes aux cimes inaccessibles. Nous n'en mentionnerons qu'un petit nombre: le célèbre Suhend (Sohount des anciens) au sud de Tauriz, montagne énorme de 8,000' d'altitude; à l'ouest, le Dëmirdag' (11,550') et quantité d'autres autour de celui-ci, ainsi que le renommé Savalan ou Saveïlan dont nous avons parlé précédemment (12,197'), avec son bras, le Qaschqa'; et au nord le Scheïvêq et le Schahverdi. Entre le Sohount et le Savalan il y a les monts Bouz-gousch; le Schahgadi, à l'est de Tauriz et au nord du Sohount.

14. *Constitution du sol.*

La composition géognostique des montagnes et la nature du sol arménien sollicitent encore plus vivement notre attention que la multiplicité et l'élévation des cimes dont ce pays est hérissé. Quoique étudié d'une manière insuffisante jusqu'ici, ce sol se montre à nous, grâce aux recherches entreprises dans ces derniers temps par quelques savants (allemands principalement), comme ayant subi l'action énergique de l'eau et du feu, antérieurement aux temps historiques et dans les premiers âges de l'humanité. Suivant toutes les données géologiques, la contrée était, peu avant la période à laquelle remontent nos souvenirs primitifs, recouverte par les eaux. L'Euxin et la mer Caspienne ne formaient qu'une seule et immense nappe qui enveloppait l'Arménie tout entière. Le

déluge universel, ainsi que l'attestent les Livres saints, l'ensevelit sous ses eaux, puisqu'il est dit que l'arche, qui flottait à quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, s'arrêta sur l'Ararad, et qu'à la retraite des eaux ce fut de cette montagne que descendirent les êtres de l'ancien monde qui avaient été préservés de ce cataclysme. Ce témoignage a été confirmé par les travaux de M. le professeur Abich, qui a constaté que le Masis est une montagne antédiluvienne, et que les eaux n'ont eu que peu d'action sur son sommet. Dans les hautes chaînes, au sud de l'Arménie, il y a d'autres cimes, encore inexplorées, qui sont peut-être dans le même cas.

La terre entière n'a pas été totalement bouleversée, car le souvenir des quatre fleuves de l'Éden, que rappelle Moïse 1,600 ans après le déluge, fait conjecturer que, d'après ces indications, il était possible de retrouver la place où était situé le Paradis, 3,400 ans au moins avant l'époque où Moïse écrivait.

Des traces de l'action des eaux et de la présence de la mer ont été signalées dans la plaine de l'Araxe, où le terrain tertiaire a offert des crustacés fossiles, dont les analogues se trouvent aujourd'hui sur les bords de la mer Caspienne. Dans les montagnes du groupe araxénien ou arménien prédomine le calcaire proprement dit, et c'est de la blancheur de cette substance que vient, suivant une opinion très-vraisemblable, la dénomination d'Ak-dag' donnée à certaines montagnes plutôt que de la neige qui en couvre les sommets.

Une portion considérable de la région nord-ouest de l'Arménie consiste en terrains tertiaires: ce sont les hauts massifs qui encaissent les vallées du Djorokh, de l'Araxe et de l'Euphrate. Dans la Chaldée pontique, apparaissent aussi des couches calcaires et argileuses; les montagnes entre Garin et Sog'anlou sont en effet appelées jusqu'à présent Qirédjli (*calcaire* ou *crétacé*). Le terrain tertiaire est remarquable surtout par le sel qu'il contient en abondance, et qui, dans quelques localités, s'accumule en collines, ou se creuse en excavations, comme à Taranagi, Gogp, Gag'zouan, Scharour et ailleurs, et a produit quantité de sources, de marais et de ruisseaux salés, d'où est venu le nom si répandu de Touzla (mines de sel), à Terdchan, Thorthoum, Khnous et Bayézi. Mais la formation neptunienne ou aqueuse a été presque partout considérablement modifiée par la formation plutonienne ou ignée; de là vient que nulle part le terrain tertiaire ni même le terrain secondaire ne se déploie sur de larges surfaces. Ce fait s'observe principalement dans la plaine de Scharour, sur la gauche de l'Araxe, en descendant à partir de l'Ararad. Le terrain diluvien (alluvium) constitue en très-grande partie les plaines de l'Arménie orientale, dans l'Oudi, le Ph'adaïgaran et l'Albanie.

15. *Formation ignée. — Volcans et sources thermales.*

Le terrain igné de l'Arménie est le trachyte et le porphyre qui composent des montagnes entières, comme la partie supérieure du Masis, laquelle n'est,

à proprement parler, qu'un immense bloc de porphyre noir et pointillé. A ces roches se mêlent aussi d'autres éléments, l'augite, le quartz, le feldspath, le mélapyre, etc. Dans les montagnes de Sber, on rencontre avec le porphyre l'aimant; en une foule de lieux prédomine le basalte, type caractéristique des terrains volcaniques, fréquemment accompagné de lave et de pierres poncees. Le granit n'apparaît comme roche caractérisée qu'en un petit nombre d'endroits; il entoure le flanc des hauteurs, ainsi que la pierre obsidienne, dont la présence est sensible dans les montagnes de la région occidentale; au sud du Mourad-tchaï abondent les cailloux micacés.

Les pierres volcaniques, les sources thermales, les cratères remplis d'eau et creusés en entonnoir au sommet des montagnes attestent que là furent des volcans aujourd'hui éteints ou très-diminués. Nulle part peut-être il n'y en a eu d'aussi nombreux, d'aussi rapprochés l'un de l'autre que dans l'Arménie; les traces qu'ils y ont laissées expliquent très-bien l'origine et le sens du nom de la province d'Adërbadagan (Atropatène). Presque dans toutes les chaînes du haut plateau arménien existent des bouches ignivomes qui ont cessé d'être en activité. Dans la chaîne de la Chaldée pontique, le haut Katchaqar et autres cimes voisines de Hamschën semblent être d'anciens volcans; sur le plateau du Daïq, il y a une foule de cratères où les eaux se sont accumulées; et on reconnaît fréquemment le cours des laves brûlantes

dans les environs d'Akhaltikhê, dans le Djavakhêth et à Bardizats-ph'or, où s'élève l'Ak-Mêzrê, amas de pierres ponces mêlées d'effusions de lave, transparentes comme des vitrifications. Dans le district de Garin, les monts coniques de Sikhtchik' et Sarcham sont des volcans depuis longtemps éteints; le cratère de Sikhtchik' est à sec et ses parois sont tapissées de verdure. A l'est de la ville de Kars on voit deux collines arrondies en coupoles et dont les environs sont parsemés de pierres ignées. Les chaînes de la Troisième Arménie ou Arménie géorgienne nous offrent, comme un des plus remarquables volcans du monde entier, l'Arakadz avec sa quadruple cime et son cratère, nommé Kara-göl, que les eaux ont envahi et où les laves sont répandues avec autant de profusion qu'à l'Etna. Il paraît que sa dernière éruption eut lieu à l'époque du commencement de la dynastie des Arsacides, vers le milieu du n^e siècle avant J. C. Sur ses flancs on aperçoit des fissures comme dans les volcans arméniens les plus considérables, tandis que les petits volcans ont leur déchirure à la cime. Tel est, non loin de là, le mont Ara, volcan à fissures latérales. Le district de Sêhathlou, dans le voisinage de l'ancienne ville d'Armavir, est recouvert de torrents de lave. Mais les volcans les plus terribles sont dans notre 4^e groupe orographique, sur les bords du lac de Sévan¹, que l'on peut considérer comme un vaste cratère. Ils ont donné à la rivière qui sort en partie de ce lac le nom

¹ Voir ci-dessus, section D, p. 399-400.

de Hraztan ou Hourasdan¹. Les principaux volcans sont l'Ahmangan avec son lac, Kanlë-göl, l'Akdag', le Boz-dag', le Nal-Théphê, dont les déjections ont fourni le dallage de la grande mosquée d'Érivan; la montagne de Sémiramis et toute la haute vallée basaltique de Karni. Dans la région méridionale, les cratères sont nombreux dans les monts Abdullah-sar, Karanlëk, Ala-göl, Tasch ou Dik-Philaqan, Dêvë-göz, Këzël-Téphê, où jaillissent des sources thermales (120° Far.), Këzël-bog'az, Kilisêli, Dêlik-Théphê, Ququrdlu (sulfureux). A l'est, la province d'Artsakh possède aussi des volcans, mais qui n'ont pas encore été visités : leur existence est attestée par le nom même de la Montagne appelée Gaïdzo'-dzar (arbre de l'étincelle), ainsi que par le tremblement de terre qui renversa la ville de Kantzag en 1140, causa la chute du mont Alharag et l'apparition d'un lac sur cet emplacement. Parmi les montagnes ignivomes, on cite aussi l'Iëlan-dag'ë dans le district de Kog'thën.

Le groupe arménien proprement dit nous montre en première ligne les deux Masis aux flancs entr'ouverts, et où sont visibles des restes d'éruptions, quoique moins considérables et sur une moindre étendue qu'à l'Arakadz. On peut se faire une idée de ce que ces volcans furent autrefois par la violence du tremblement de terre qui les ébranla en 1840 et dont il sera question plus loin en décrivant d'une manière particulière cette contrée.

¹ De hour, հուր, « feu ».

Au nord des deux Masis est le mont Partog, et au sud le puissant Tandoureg[?] qui a couvert de lave les environs de Bayézid, et du côté de Diadin a amoncelé des collines de matières volcaniques de couleur noire. Les mêmes effets se manifestent dans le district même de Diadin vers les sources de l'Euphrate méridional (Aradzani), où l'on assure qu'il existe un pont construit entièrement de concrétions sulfureuses et fossiles. Le bras occidental de ce groupe n'a pas encore été exploré, et peut-être y a-t-il des volcans du côté de Bing-göl. Vers la ligne du partage des eaux de l'Euphrate et du Tigre, aux sources de ce dernier fleuve, on connaît comme volcaniques les montagnes et la contrée d'Arg'ni et le pays de Diarbékir, où la ville qui en est le chef-lieu est bâtie sur le vaste emplacement d'un ancien cratère. Les environs du lac de Van sont un autre centre de volcans; on y trouve le haut Siph'an aux énormes assises; à l'ouest, le mont Neph'rovth (Nemroud), dont l'ancienne activité est attestée historiquement pour une époque qui remonte à 400 ans; les lacs qu'il a formés sont connus de tous. Des signes de l'influence volcanique apparaissent dans la contrée de Pag'esch et au nord-est, sur le territoire de Pergri. La province d'Adërbadagan est célèbre sous ce rapport depuis les temps les plus reculés et par sa haute montagne volcanique, le Savalan. Dans le groupe de Gortouq, on ne connaît pas encore de volcans, mais leur existence ne saurait être mise en doute, puisque l'on y a découvert du soufre.

16. Ces montagnes et beaucoup d'autres peut-être dont le sommet lançait du feu, dont les flancs entr'ouverts vomissaient des torrents enflammés, ces montagnes qui présentaient un effrayant et merveilleux spectacle ne font plus entendre depuis longtemps leurs rugissements; mais la force toujours effervescente du feu souterrain se trahit fréquemment au loin par de terribles convulsions du sol, particulièrement dans la contrée de l'Ararad et d'Érivan. Ces phénomènes s'y produisirent en 341, 862, 894, 1319, 1679, 1681, 1819, 1827 et 1840; dans les contrées de Garin et de Siouniq en 728 et 1659; d'Artsakh en 1140; de Van et de Khêlath en 1276, 1441 et 1649; de l'Adêrbadagan, ce grand centre de volcans, et d'Erzënga, où, depuis le milieu du xi^e siècle jusqu'à la fin du xviii^e, on mentionne près de vingt secousses qui ébranlèrent le sol et le couvrirent de ruines.

Indices perpétuels et vivants de l'action volcanique, les sources thermales sont en nombre considérable sur le territoire arménien. Dans la Chaldée pontique et à Garin il y a celles d'Ilidja et Sôouk; on connaît celles qui jaillissent dans les montagnes de Pampag, à Alkhaltikhê, Haçan-Kalé, Khnous, Aladag, Schirag, auprès de l'Akhourian, à Dzar, au sud-est de Sévan, dans l'intérieur du Karabag' et autres lieux où coulent des sources sulfureuses ou ferrugineuses. Il y a aussi des sources imprégnées de bitume et froides du côté de Diadin ainsi qu'à Garin. Parmi les effets qui sont dus au feu souterrain, on remarque

à l'extrémité orientale la plus reculée de l'Arménie, dans la presqu'île de Bakou, des collines vomissant de la boue, et les innombrables sources qui jettent des flots de naphte bouillant. Les volcans de la Grande Arménie sont limitrophes au nord avec ceux du Caucase, à l'ouest avec ceux de la Petite Arménie, au sud-est ils s'étendent de l'Adèrbadagan jusqu'en Perse, où ils se terminent au grand volcan de Dêmavênd. Au sud de l'Arménie on n'a pas signalé de montagnes ignivomes.

17. Mines.

Les productions du sein des montagnes et des entrailles de la terre sont, outre les roches et le sel dont il a été déjà parlé, une foule de pierres, comme le basalte à colonnes prismatiques, les laves noires tachetées de rouge, grises ou d'un jaune brillant, qui ont été employées comme matériaux dans la construction de plusieurs églises, à Ani et ailleurs; le marbre blanc, le marbre gris, le serpentinite, l'ardoise, le cristal ou béryl, etc. le bol d'Arménie, l'arménite bleue, l'alun, le borax, en différents lieux. Parmi les métaux fusibles, on compte le fer, le cuivre en abondance, le plomb, l'argent, ainsi que des traces d'or, l'orpiment, l'aimant, le zinc, du côté de Kantzag où il existe de nombreux gisements métallifères. Il y en a aussi de très-riches dans les montagnes de Pampag, au Lélvar, dans la Chaldée pontique et dans la Quatrième Arménie. Les anciens mentionnent l'or de l'Ararad; mais dans quelle partie de cette province, c'est ce qu'ils ne nous apprennent pas. C'est seule-

ment dans le pays de Dzophiq que l'on retrouve aujourd'hui quelques vestiges de ce dernier métal. On peut affirmer qu'en général la recherche et l'exploitation des mines sont très-en retard dans l'Arménie; presque partout ce travail est depuis les temps anciens placé sous la direction d'ingénieurs grecs.

18. Lacs.

Un des traits qui caractérisent la configuration de l'Arménie et qui contribuent à la beauté pittoresque de ce pays sont ses nombreux et vastes bassins lacustres, tous remarquables par leur altitude. Les trois principaux sont ceux de Sévan, Van et Ormia, ces deux derniers les plus étendus et aux ondes salées. La surface du lac ou mer de Van, ou bien de Pëznonniq, a plus de 1,000 milles carrés; son altitude plus de 5,000'. Le lac d'Ormia est à 4,000' d'altitude, et par sa superficie il rivalise avec celui de Van. Le lac de Sévan ou mer de Kég'am a 6,000' d'altitude, et est encaissé par des montagnes; sa surface est de plus de 360 milles carrés; ses eaux sont douces, quoiqu'elles ne le soient pas partout sur ses bords. Nous citerons ensuite, sur les limites du Daïq et du Koukarq; à une altitude de 5,000' à 6,000', le Tchêldër ou lac septentrional, Balagatsis des anciens, qui a une superficie de 34 milles carrés; et non loin de là Ph'aravan, Qatsapîn? ou Qarsakh, Sag'amos ou Kantcharlê, Thên, Thouman, Arph'agöl qui donne naissance à la rivière du même nom ou Akhourian; le petit lac Tchaglê, à Gag'zouan ou Éraschatzor; le Balêklê, situé au sud-ouest du

Masis, et qui a 21 milles de circonférence et une altitude de 5,500', et d'ou s'échappe la rivière du même nom; il paraît être le Schamp (cannaie) de Gokaïovid, ou lac de Kaïladous. Dans cette même province d'Ararad, il y a le petit lac Aïg'ër ou Bêgir-göl; le Khaz-göl est près de Bayézid et l'Ak-göl au nord-est de Magou; à l'est de ces derniers lacs, l'Ala-göl, dans le Sothq, district de la province de Siouniq, a 8,500' d'altitude et paraît être le cratère d'un ancien volcan.

Nous mentionnerons au sud, dans les environs de Van, le Khatchlou, à Boulanëk, et le Nazoug au sud de celui-ci; au nord-ouest du lac de Van, l'Ag'ër-göl et autres petits bassins lacustres; au pied du mont Siph'an, le Hartchag à l'est de Van, à une altitude de 5,300'; dans l'Arménie occidentale, le Schamp (cannaie) de Garin, le lac de Thorthoum, que traverse la rivière de ce pays; dans la région méridionale, c'est-à-dire dans la Quatrième Arménie, le Göldjuk ou lac de Dzovq, autrement dit lac de Kharpert. Les anciens-historiens arméniens citent aussi quelques lacs comme celui du Medzamor, qui paraît être le Bêgir-göl actuel, entre Êdchmiadzïn et Sardarabad; le lac 'Ëmpia' dans les environs d'Ag'pag, aujourd'hui inconnu, à moins que ce ne soit le petit lac Khazlë-göl au nord de Kotouz, ainsi que le Dzërgadzov (lac des sangsues), aujourd'hui le G'amësch-göl, à G'azakh, district de Kantzag; le Môr (marais) de Schirag, qui semble correspondre à l'Aïg'ër-göl au nord de la plaine de Kars, ou qui peut-être maintenant est des-

séché, et qui jadis se trouvait près de la ville d'Ani, où quelques voyageurs du XVII^e siècle en signalent le site.

19. *Cours d'eau.*

Comme les lacs, les cours d'eau sont très-nombreux en Arménie et se distinguent non-seulement par le régime hydrographique qu'ils tiennent de la nature, mais encore plus par les souvenirs historiques qu'ils réveillent. En effet l'Arménie possède les sources des principaux fleuves de l'Asie occidentale, et ils s'épanchent sur le théâtre où figurèrent avec éclat les nations les plus policées et les plus puissantes de l'antiquité. Quelques-uns coulent vers le nord, un grand nombre vers le sud et vers l'est; ceux qui se dirigent vers l'ouest s'infléchissent ensuite vers le sud. Leurs eaux se déversent dans trois bassins qui sont en dehors de l'Arménie : au nord-ouest la mer du Pont, à l'est la mer Caspienne, au sud-est le golfe Persique. Dans l'intérieur de l'Arménie, il y a également trois réservoirs que nous connaissons déjà, les lacs d'Ormia, de Van et de Sévan. Tous les affluents qui tombent l'un dans l'autre et qui ont pour récipient final les trois mers précitées s'y rendent, ceux du nord par le Djorokh, ceux de l'est par le Cyrus et l'Araxe réunis, ceux du sud par le Schat-ul-Arab, qui est formé par la jonction de l'Euphrate et du Tigre.

Les lieux de sources, c'est-à-dire les lieux d'où descendent les grands fleuves de l'Arménie, sont placés sur des hauteurs qui constituent sept groupes distincts :

A. La Haute-Arménie, d'où s'échappent une foule de cours d'eau en suivant trois directions différentes.

Le premier que nous avons à citer est le Djorokh, qui vient des montagnes de Sber et qui, après avoir cheminé vers l'ouest, décrit un circuit, retourne à l'est parallèlement à ses sources, en réunissant de ce côté les eaux de la Chaldée pontique, le Saman-sou et autres [rivières]; puis il coule droit au nord pour aller se jeter, entre les villes de Gunié et de Batoum, dans la mer Noire. Sur la droite, du côté de l'Arménie propre, il reçoit les eaux de Sber, de Thorthoum, de l'Olthi, qui sortent du flanc des montagnes, au nord-est de Garin, l'Arदानousch avec son conjoint le Schauschêth et l'Adjara, qui viennent du territoire de l'Arménie géorgienne. Le Djorokh est le premier des fleuves de l'Éden, le Phison.

20. Le second de nos cours d'eau, l'Euphrate, naît dans le mont Doumlou au nord de Garin; c'est le principal des fleuves paradisiaques, le plus considérable de l'Asie occidentale. Ses sources ont une altitude qui n'est pas moindre de 9,000'. Il porte d'abord le nom de Siav-Dchour (Eau noire); dans la plaine de Garin il s'unit à un autre bras qui descend des montagnes à l'ouest, la rivière de Sartcham, prend le nom commun de Sev-Dchour (Eau noire) et tend vers l'ouest; après avoir traversé la plaine de Garin, il pénètre au sud dans le district de Terdchan, dont il reçoit la rivière à gauche, c'est-à-dire du côté

de l'est; ensuite il prend la dénomination d'Euphrate, Frat des Orientaux; de là se dirigeant vers le sud-ouest jusqu'à Erzënga et ensuite jusqu'à Qëban Madën, il sépare la Grande Arménie de la Petite Arménie. A droite il reçoit le Kail (Lycus), le Kômur-sou; le Kourou-tchaï, le Kara-bounar, le Kourma et autres rivières de la Petite Arménie. A gauche, son affluent le plus considérable est le Bing-göl-sou; un peu au-dessus de Qëban-Madën il reçoit un autre affluent, l'Euphrate arménien (Aradzani) ou Mourad-tchaï, qui vient de l'est, du côté de Pakrévant. Grossi par ce tribut, il roule ses ondes vers le sud, puis vers l'ouest, et forme un grand coude au mont Mouschër dont il entoure la base; ensuite il tourne au sud-est en bornant le territoire arménien jusqu'au mont Mihrab, où se termine la Quatrième Arménie. Là, après avoir reçu le Këzël-tchëbouk sur la gauche, il continue vers le sud-ouest en dehors de la Grande Arménie, coulant entre la Petite Arménie et l'Euphratèse, et se précipitant, par une suite de cataractes, à travers des défilés et des vallées, sans s'écarter des confins de l'Arménie. A partir de la ville de Bir ou Biridjik et au-dessous, il tourne au sud-est, et, suivant toujours la même direction, arrose la Mésopotamie, l'Assyrie, la Babylonie (Irak arabe). Auprès de la ville de Kourna, réuni au Tigre, il forme le Schat-ul-Arab, pour aller bientôt après se perdre dans le golfe Persique. Jusqu'à sa jonction avec le Tigre, l'Euphrate parcourt 1,500 milles, distance dont les deux cinquièmes se

trouvent compris dans l'Arménie, mais où il n'a pour tribut que de petits affluents.

21. Le troisième de nos grands cours d'eau, lequel a ses sources à Garin, l'Araxe, autre fleuve édénique, le Géhon de l'Écriture sainte, se dirige vers l'est. C'est le fleuve national de l'Arménie, car il n'arrose aucune terre étrangère. Sorti du flanc septentrional des monts Bing-göl, à une hauteur de 6,350', il se dirige au nord pour tourner bientôt vers l'est, en descendant par Schouschar et Thèqman, dans la plaine de Pasen, dont il prend momentanément le nom; sur la gauche il reçoit la rivière de Hasan-Kalé (Mourts ou Mourtsa-Môr); puis il incline un peu vers le nord-est, entre les montagnes de l'Arménie géorgienne et du groupe arménien, en franchissant de profondes vallées, circonstance d'où la contrée a pris le nom d'Éraskhatzor (vallée de l'Araxe), le district actuel de Gag'zouan, et en s'augmentant de petits affluents jusqu'aux confins de l'Ararad. Là, dans la plaine de Schirag, il reçoit à gauche l'Akhourian, aujourd'hui Arph'a-tchaï, lequel sort du lac Arph'a au nord, après avoir pris naissance sur les hauteurs de l'Arménie géorgienne. L'Araxe traverse à l'est la plaine d'Ararad, appelée aussi plaine de l'Araxe, jusqu'à Ardaschad, qui est à l'extrémité de la plaine de Scharour. Dans la contrée d'Ararad il reçoit le Medzamôr, ou Dchampi-dchour, le Qarsakh ou Garpi-dchour et autres rivières qui, jaillissant du pied de l'Arakadz, vont, après s'être jetées l'une dans l'autre, se perdre enfin dans ses eaux. A l'est, il

a pour tributaires le Hraztan (Zengi-tchaï) et à l'est de ce dernier l'Azad ou Karni-dchour; sur la droite le Gag'zouan, le Zag'ouan, la rivière de Gog'p, le Barnaoud, le Tchéntchavad, le Sourmari. Depuis Ardaschad, ou plaine de Scharour, jusqu'au vieux Dchoug'a (Djoulfâ), l'Araxe tend vers le sud-est, en prenant, du côté gauche, le Védi, le Tchanakhdjê, l'Arpa, dont le nom est arménien, le Djag'rou ou rivière de Nakhdchavan, et l'Érëndchag; sur la rive droite, le Kara-sou, le Dég'moud (fangeux), le Balêk-sou, l'Ak-tchaï et le Godor (Qôthour) qui est appelé aussi rivière de Khoï. A partir du vieux Dchoug'a jusqu'aux limites qui séparent les provinces de Siouniq et d'Artsakh, il coule vers l'est, contournant le Karabag' en forme de courbe; sur la gauche il reçoit les rivières qui ont leur source dans le haut Karabag', l'Akoulis, le Barout, le Tchavëntour; à droite celles qui naissent dans les montagnes du Vashbouragan. Vers le milieu de la partie la plus méridionale de son cours, l'Araxe s'accélère au travers de belles cataractes et de cascades où ses flots se brisent avec fracas, entre Ourdabad et Meg'ri; de là le sol descend en pente douce vers le nord-est, entraînant l'Araxe, qui dessine ainsi l'autre partie de la ligne du Karabag', c'est-à-dire l'Artsakh et l'Oudi, et pénètre dans le steppe de Moug'an, où il s'unit au Cyrus. A gauche il reçoit l'Orodën (tonnerre) ou Pargouschad, le Haqar, à l'est duquel passe sous un grand pont le Khudafêrin avec d'autres cours d'eau de moindre importance, le Kôzlou, le Qëndilan, etc.

à droite et provenant de l'Adërbadagan, l'Alqana, le Kërq-sou et la rivière considérable appelée Dëriaïroud, ainsi que le Koursou-tchaï, etc.

Après sa jonction avec le Cyrus, l'Araxe, déclinant un peu vers le nord-est et ensuite vers le sud-est, se jette dans la mer Caspienne, en se divisant en deux bras dont l'un, au sud-est de Salian, a une seule issue, l'autre au sud-ouest se divise en plusieurs embouchures. Le cours de l'Araxe, prolongé par les replis qu'il forme, est de 617 milles jusqu'à sa réunion avec le Cyrus, et de 93 à partir de ce dernier point jusqu'à la mer.

22. Après avoir décrit le premier des systèmes d'eaux de l'Arménie, nous allons en reconnaître sept autres qui sont les suivants :

B. Le haut groupe de l'Arménie géorgienne qui, par les montagnes de Tchëldër, de Kars et de Sog'anlou, constitue la ligne de division des eaux au nord-est de Garin. — De ces dernières montagnes s'échappe le Môr-Medz (grand marais) ou rivière de Kars qui, après avoir reçu le Medz (grand) ou Tchëldër et une multitude d'autres affluents du côté gauche, c'est-à-dire à l'ouest, va se mêler à l'Akhourian.

A l'ouest de cette ligne divisoire coule le fleuve qui, par son importance, occupe le troisième rang dans notre système hydrographique, le Cyrus, lequel appartient à proprement parler à la Géorgie. Il prend naissance dans le district de Gog', aujourd'hui Gôlé, province de Koukarq, où il sort par plusieurs sources des rameaux des montagnes de Kars

et de Kalnou. Ces sources se réunissent à Ardahan, au nord, dans un même lit qui prend le nom de cette ville; de là le fleuve se dirige à l'est vers le lac Qarsakh, où vient s'unir à lui la petite rivière Sour-soun. C'est là qu'il commence à porter le nom de Cyrus et à couler vers le nord; les Géorgiens l'appellent Mëthkwari (le fleuve du Gour), les Orientaux Qour ou Qur. Il continue vers le nord jusqu'à Akhaltsikhé, où il reçoit sur la gauche la rivière qui vient d'Adjara et à la droite le Ph'aravan; il tourne au nord-est jusqu'au bourg Qaréli, puis au sud-est jusqu'à Mëdzkhitha, grossi à droite et à gauche par des affluents nés en dehors du territoire arménien. De Mëdzkhitha il descend vers le sud jusqu'à Tiflis (Dëphkhis) et, après avoir traversé cette ville, il se dirige au sud-est jusqu'à Khounan et au grand Pont-Rouge.

Là il s'accroît sur sa droite de deux affluents considérables, l'Algèth du côté du nord et le Qsia ou Khram du côté du sud. Celui-ci vient des monts Threg'q et reçoit lui-même du côté du sud le Lourthaqëia, le Maschaver ou petit Khram, Pog'niatsked (Polodawri), le Schoulavéri, le Bortchalou, autrement appelé Tzoro'ked, qui roule avec fracas ses ondes impétueuses, le Dëvéda et le Pertoudj, originaire des monts Pampag, et accru du Tchanglëlar-sou et du Djilga, qui sont originaires des monts Abots. De là le Cyrus coule vers le sud-est, sur les limites de l'Arménie, de la Géorgie et de l'Albanie jusqu'à Kantzag, en prenant sur sa droite les cours

d'eau qui descendent des hauteurs orientales de Sévan, l'Indjê, l'Agësdev, Hasan, Davousch, Arg'ouz, Ziagam, Djiger, Schêmqor, Kotchkhara et le Gëndjê. A gauche ses deux plus forts affluents, qui ont leur source dans le Caucase, sont l'Iôr et l'Alazan. En se dirigeant vers le sud, le Cyrus reçoit à sa droite les rivières de l'Artsakh et de l'Oudi, le Gourag et le Gouran, le Tharthar et le Karkar; à gauche, les rivières du Schirwan, tributs du Caucase, l'Eldzigan, le Thourian, Gôq et autres; ensuite il tourne au sud-est et va se réunir à l'Araxe, après avoir franchi jusque-là un espace de 650 milles environ. Par ses contours sinueux et ses replis, il est plus développé que l'Araxe dont il suit la direction; mais son cours n'embrasse que six degrés de longitude, tandis que l'Araxe en parcourt sept; celui-ci coupe presque par le milieu l'Arménie en ne s'éloignant guère du 39° degré de latitude, tandis que le Cyrus coule entre le 42° et le 41°. Leur jonction a lieu vers le 40° de latitude et le 46° de longitude à l'est de Paris.

23. C. Le Karabag', dont nous avons déjà mentionné un grand nombre de cours d'eau en décrivant les affluents de l'Araxe et du Cyrus. — Si nous observons leur direction, nous verrons que le Vêdi, le Tchanakhdjê et l'Arpa tendent vers l'ouest; tous les fleuves susmentionnés depuis Djag'rou jusqu'à Qëndilan, vers le sud; ceux qui se jettent dans le Cyrus, de l'Agësdev au Karkar, vers l'est. C'est vers le nord que coulent toutes les petites rivières qui

ont pour récipient le lac de Kég'am; ce lac, aussi du côté occidental, reçoit des montagnes de Kég'am et d'ailleurs une foule de ruisseaux, et lui-même laisse échapper au nord-ouest un courant qui va se perdre dans le Hraztan.

D. Le district de Pakrévant, c'est-à-dire l'intervalle qui sépare l'Araxe de l'Euphrate arménien (Aradzani). — Au sud de la chaîne arménienne proprement dite, sur les confins de Diadin, les monts Osgi (or), dépendants de la chaîne de l'Aladag', donnent naissance à l'Aradzani, bras oriental de l'Euphrate; et c'est pourquoi il en porte le nom. Il a un grand nombre de sources dont l'altitude est de 8,000' à 8,300'. Nommé Tchag'mour dans son cours supérieur, il se dirige au nord-ouest vers les districts de Nahié et d'Alaschgerd. A l'ouest de ces districts et de celui de Khaliazé, il reçoit une foule d'affluents, le Schérian et autres; puis il descend vers le sud, du côté du mont Khamour, en traversant de profondes vallées; s'infléchissant vers l'ouest du côté de Mélazgerd, il coule de là directement vers l'ouest en se frayant passage au travers des montagnes, jusqu'au nord-ouest de la plaine de Mousch, recevant à droite le Touzla, le Kalé-sou et le Tcharbouhour qui sortent des flancs nord-est du Bing-göl; à gauche le Padischanq ou rivière de Mélazgerd. Au-dessus du Tcharbouhour il recommence à couler un peu vers le sud, pour revenir vers l'ouest, en recevant le Meg'ra-ked de Mousch; puis du milieu des montagnes, se précipitant dans un large lit, il

descend jusqu'après de Gourgour, village au sud du couvent de Saint-Jean-Baptiste (Garabed) de Mousch; un peu plus bas, après avoir reçu les hautes cascades de la rivière de Gindj, il se dirige presque en ligne droite vers l'ouest, en coupant les abruptes vallées de la Quatrième Arménie; auprès de Qéban-Madên il se joint à l'Euphrate occidental après s'être accru du Dchabég'-dchour, du Lêtchig qui descend du mont Bing-göl (et qui est le Mious-kail ou second Lycus des anciens) et autres affluents nés dans les montagnes kurdes de Doujig et de Mëntzour; sur la gauche les petites rivières du district de Kharpert. Le cours entier de l'Aradzani est de 350 milles. Au nord-est de ses sources, sort du Schamp (cannaie) de Gokaïovid le Balêq, tributaire de l'Araxe, et déjà nommé.

24. E. La province d'Ag'ëtznîq où a son berceau le second des grands fleuves de l'Arménie et de l'Éden, le Tigre, Tëglath ou Schat des Orientaux. — Les géographes modernes placent ses sources au sud du lac de Dzovq ou de Kharpert, à 4,200' environ d'altitude. Quant à moi, je crois que c'est là simplement un de ses affluents supérieurs et qu'il faut chercher ses véritables sources 50 milles environ plus haut, dans le nord-est, auprès de Sivan-Mâden, et non loin du Mourad et des monts Darqousch. En effet nos anciens auteurs affirment que ce fleuve prend naissance au village d'Olor, dans [le district] de Haschdianq, auquel correspondent les districts actuels de Dchabég'-dchour et de Gindj,

mais non celui de Dēlouq, où est situé le lac de Dzovq. Les deux courants, celui de l'ouest et celui du nord, se réunissent auprès d'Agël, grossis de petits affluents. Le Tigre descend vers le sud, à Diarbékir, et, après avoir traversé cette ville, il tourne à l'est et coule presque en droite ligne jusqu'à la rivière de Pag'ésch, recevant sur la gauche de nombreux cours d'eau qui proviennent de Sasoun et de Khouïth, montagnes de l'Ag'ëtznîq. Parmi ces cours d'eau le plus considérable est le Batman-sou qui a lui-même pour tributaires le Saroum et le Khouiph', et à l'est de ceux-ci l'Yézid-Khanê et plus à l'est la rivière de Pag'ésch, laquelle descend au sud-est des montagnes de Van (Nemroud). Sur sa droite, le Tigre reçoit la rivière de Merdîn. Après sa jonction avec la rivière de Pag'ésch, il se dirige vers le sud-est jusqu'au mont Tcha-aph'i, au sud de la province de Gortouq, où finit le territoire arménien et où il prend sur la gauche le Khaboras (Khobar, suivant quelques-uns). Continuant toujours en droite ligne, il atteint Mossoul (Ninwê) en circonscrivant avec l'Euphrate la Mésopotamie. A l'est de la rivière de Pag'ésch, il s'augmente du Serd (Sëg'erd), autrement appelé Boh-tan, qui vient du sud-est de Van, du district de Schadakh, dans la province de Mogq; c'est à ce qu'il paraît le bras oriental du Tigre. A partir de Mossoul, le fleuve coule parallèlement à l'Euphrate jusqu'à leur jonction à Kourna, recevant à sa gauche le Khazir, le grand et le petit Zab, qui s'échappent, dit-on, l'un de l'ArDOS, l'autre de l'Ag'pag. Le cours entier du

Tigre est d'environ 1,000 milles, dont 950 jusqu'à sa jonction avec l'Euphrate.

25. F. La contrée de Van, dont le lac est le récipient de quantité de rivières. — Celles qui proviennent des flancs de ses montagnes à l'ouest et au sud se déversent, une partie dans l'Aradzani, comme le Meg'ra-ked qui a ses sources au mont Nemroud et sort de sa base, une partie dans le Tigre, comme la rivière de Pag'èsch. Les autres, qui ne sont que de petits cours d'eau et au nombre de plus de quarante, se jettent dans le lac de Van de tous les côtés, et entre autres la rivière d'Ardzgê au nord, le Thoukh (Guzêl-dêrê) au sud-ouest, l'Osdan au sud-est, le Khôschab, plus considérable que les précédents, au sud-est; l'Ankëg' ou rivière de Sémiramis, le Marméd, le Kara-tchaï à l'est, et la rivière de Pergri au nord-est.

G. Le groupe du Zagros et des montagnes du Vasbouragan, lesquelles divisent les eaux de Van et du Tigre à l'ouest, de l'Araxe et d'Ormia à l'est. — Du côté de Vasbouragan coulent les affluents de l'Araxe que nous avons déjà énumérés, le Sarê-sou, le Pertchig, le Godor, l'Ak-sou, etc. Du Zagros descendent plus de vingt petits cours d'eau dans le lac d'Ormia du côté de l'ouest, comme le Tchari vers le nord, le Nazlê-tchaï au nord de la ville d'Ormi, le Schahêr ou Schêqêr, au sud de cette même ville, et plus bas encore le Balardouz.

H. En dehors des limites de l'Arménie propre, la vaste province d'Adêrbadagan qui envoie une

partie de ses eaux dans le lac d'Ormia. — Au sud le Thathar, le Djag'atou, qui est une grosse rivière, à l'est le Binab, le Safi-tchaï, le Dézi-roud, le Djikhergian, l'Adji-tchaï, le Thourian-roud, etc. Quelques-uns descendent du Sohount; l'Adji-tchaï ou Sourkh-ab, qui coule sous les murs de Tauriz, vient de loin, du pied du mont Salian. Le mont Sohount envoie vers l'est le Schah-roud, le Karangou, qui avec d'autres vont se jeter dans le Kēzēl-ōzeïn (Kovzan), fleuve considérable originaire de la Médie et qui, après avoir traversé le Guilan, va se précipiter dans la mer Caspienne. Des montagnes du Kara-dag' coule l'Ahar, qui se joint au Kara-sou, lequel vient du flanc nord-est du Savalan aux environs de Thalisch. Ces deux rivières réunies forment le Dēriaï-roud, affluent de l'Araxe.

Après avoir traité du sol et des eaux de l'Arménie, nous allons nous occuper maintenant du climat.

26. Sous ce dernier rapport, ce pays n'est pas moins digne d'attention que par sa configuration; sa température diffère de celle des contrées environnantes, et elle varie même très-sensiblement d'une province à l'autre. Sa position géographique comporte le climat des zones tempérées; elle est sous la même latitude que les contrées que la nature a le plus favorisées, l'Espagne, l'Italie, la Grèce et l'Asie Mineure; mais le froid qui y règne dépasse non-seulement celui qui se fait sentir en France et en Allemagne, mais encore dans les régions de

l'Europe plus septentrionales. Tandis que plusieurs villes de ce dernier continent d'une latitude égale à celle de l'Arménie jouissent d'un printemps perpétuel ou d'un hiver très-moderé, ici la mauvaise saison dure huit mois sur des points qui sont même plus au sud que ces villes; en une foule d'endroits la neige persiste pendant la moitié de l'année. Les rigueurs de l'hiver arménien sont célèbres depuis l'antiquité; les poètes latins, les Pères de l'Église et autres écrivains antérieurs, comme Xénophon et les géographes grecs, y font allusion ou en retracent une vive peinture. Dans les provinces du nord et sur les hauts plateaux du sud, il commence en octobre et ne finit qu'en mai; quantité de rivières sont entièrement prises par la glace; la surface des eaux et des plaines ainsi que les déclivités du sol ne présentent plus qu'une immense superficie où la neige, congelée et comme coulée en un bloc homogène, couvre la terre d'une couche qui n'a pas moins de quatre à six pieds d'épaisseur. Ses épais tourbillons, soulevés par de violentes rafales, sont un danger redoutable et une cause de fréquents accidents pour les voyageurs. Il arrive quelquefois que des caravanes entières périssent englouties; aussi, d'après un usage qui date de l'antiquité, elles cheminent pourvues, comme le raconte Strabon (l. XI), de longues perches que les voyageurs tiennent dressées en l'air, de manière à percer le manteau de neige qui les enveloppe et à leur laisser par ces ouvertures la faculté de respirer et de donner un signal de

détresse aux passants. Dès l'origine, les habitants se sont industriés à se construire des demeures souterraines, ou creusées à moitié dans le sol, sur les flancs des collines et dans les cavités des vallées. Le premier qui en ait parlé, comme témoin oculaire, est Xénophon, qui, à la tête des Dix mille, traversa l'Arménie. De nos jours, rien n'est changé à ces habitudes, et les conditions du climat ont fait conserver le même mode de construction. Les maisons sont soutenues en dedans par des poutres, partagées en divers compartiments et accessibles par une seule entrée, avec une ouverture pour donner passage à la lumière du dehors et à la fumée. Elles sont appropriées à la fois aux hommes et aux animaux, car un de ces compartiments sert d'étable, et la respiration des animaux entretient dans l'intérieur une douce chaleur.

L'hiver le plus long est celui de la Haute Arménie, où il tombe de la neige pendant huit mois. Après cette province, il faut mentionner les environs d'Érivan, où elle dure cinq mois, mais où le froid n'est pas moins vif qu'à Garin; le thermomètre y descend à 19° (Far.) au-dessous de zéro (-26° R.). La même température règne sur les hauts plateaux du Karabag', de Van et de Gortouq. Dans l'ouest, l'Arménie moyenne et méridionale a un ciel plus clément; il en est de même dans les parties basses de l'Arménie orientale et dans les environs de Kantzag où était la résidence d'hiver des rois d'Arménie, dans la province d'Oudi, dans

la plaine de Moug'an, dans quelques profondes vallées de Gortouq et la contrée de Diarbékir. Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que la limite des neiges perpétuelles, qui dans le Caucase est au-dessous de 10,000^P, et qui en Europe descend au-dessous de 9,000' et même de 8,000^P dans les Pyrénées, est, dans les parties les plus froides de la Haute Arménie, au-dessus de 13,000^P; en sorte que pendant l'été tous les sommets sont dégagés de neige à l'exception du grand Ararad. Sur l'Arakadz elle disparaît, excepté dans quelques anfractuosités des rochers. Un autre phénomène non moins curieux, c'est que sur les montagnes plus méridionales, le Bing-göl et celles du Kurdistan, la neige se maintient à une hauteur de 10,500^P et au-dessus. Ce phénomène s'explique par la nature des roches et leur couleur noire, qui contribue à conserver la chaleur solaire, par leur forme en cônes isolés qui fait qu'elles sont exposées de toutes parts aux rayons de l'astre du jour. Une autre opinion attribue ce phénomène à l'action du calorique interne du sol.

Dans les régions chaudes de l'Arménie, le mois de mars ouvre le printemps; mais en général c'est en avril que paraissent les plantes hâtives, et à la fin de ce mois les semailles ont lieu. En mai, la végétation se développe, les feuilles poussent et les arbres fruitiers sont en floraison; les troupeaux sortent sur les flancs des montagnes et dans les vallées. Pendant un mois, d'abord, on les fait stationner dans les profondeurs des vallées, et, au bout de

ce temps, on les conduit sur les plateaux élevés et les hauteurs où ils paissent pendant quatre mois. Mais à Garin il arrive qu'en juin le froid sévit encore et pendant la nuit l'eau se congèle; les bourgeons s'ouvrent à peine, tandis que dans les vallées de Thorthoum la cerise est prête à être cueillie; les épis ne sont pas encore formés, tandis qu'à Erzënga, déjà mûrs, ils attendent la main du moissonneur.

A un long hiver succède rapidement un été très-chaud qui abrège le printemps, et, dans le court espace de trois mois¹, on voit du sein d'une terre noire et fertile la végétation naître, verdoyer, fleurir et porter des fruits. Dans la plaine de l'Araxe les moissons sont plus précoces que dans la contrée de Garin, et le raisin, aux environs d'Érivan, parvient à maturité plus tôt que dans la région du Pont; car la chaleur y est extrême et le thermomètre y monte à plus de 100° (30° R.), en sorte qu'il y a une différence d'environ 120° entre les deux extrêmes de la température hivernale et de la température de l'été. A Garin de pareils contrastes ne se produisent pas.

A la suite des chaleurs vient un automne qui n'est guère plus long que le printemps et qui fait place aussitôt à l'hiver. Cette dernière saison amène des neiges abondantes et le vent du nord souffle continuellement; le printemps est pluvieux et mi-

¹ Ce sont les semailles du printemps appelées *գարնային*; il y a aussi en Arménie les semailles d'automne, *աշնային*, qui viennent à maturité et sont moissonnées dans l'été ou l'automne suivant.

rigé par le vent d'ouest; l'été est sec et le vent du sud-est prédomine. Comme l'eau décroît en une foule de lieux et que les rivières sont basses, ce n'est qu'à force de travail et d'industrie que l'on arrose les terres au moyen de canaux d'irrigation. En général l'air est pur et salubre, excepté dans la province d'Érivan. La longévité des habitants dans nombre d'endroits en est la preuve; la fièvre et le catarrhe sont les deux seules maladies ordinaires. Dans ces derniers temps le choléra y a exercé ses ravages, de même que dans les siècles passés quelques épidémies y firent invasion.

27. La végétation de l'Arménie est très-riche, grâce à son excellent terroir, à ses eaux et aux chaleurs de l'été; mais le froid prolongé en exclut les productions des climats méridionaux. Les forêts n'y sont pas très-multipliées; en revanche les plantes et les productions nécessaires à la vie non-seulement y abondent et sont répandues partout, mais aussi elles se rencontrent sur des hauteurs où elles ne se montrent pas en Europe. Le froment de première qualité croît à Garin à 5,800^p d'altitude, et du côté du Bing-göl et de Van jusqu'à 6,500^p. Il en est de même de l'orge, qui, en Europe, dépasse à peine 5,200^p sur le versant méridional des Pyrénées, et qui ailleurs n'atteint que 4,000^p, et où les limites du froment sont encore plus basses. La vigne, qui, en Europe, ne se trouve pas au delà de 2,500^p, existe en Arménie dans la plaine d'Atarad à 4,250^p, sur le Masis à 4,013^p et du côté de Van jusqu'à 5,100^p.

les meilleurs le raisin, dans les contrées du sud; l'abricot, qui vient dans une foule de localités et qui a été introduit en Europe où il a conservé le nom du pays originaire (*Armeniaca*), la prune, la pomme, la poire, la pêche, la grenade, la mûre, dont l'arbre permet d'élever dans l'Arménie orientale le ver à soie, qui est une source de richesses, le melon, la pastèque. Les districts fruitiers les plus renommés sont ceux de Thorthoum, Ardahan, Gagzouan, Érzēnga, Amid, Sasoun, Palou, Van, etc. Les plantes qui ont besoin de chaleur se plaisent dans la contrée de Kantzag (Oudi), dans l'Ag'ëtznik, et Mogq. Là croissent l'olivier, le caroubier, le figuier, le cotonnier, le sésame, le tabac, le lin et la noix de galle, le riz dans l'est de l'Arménie. Parmi les nombreuses régions qui produisent le froment, la haute plaine des Schirag est réputée depuis quatre mille ans, ainsi que les districts de Garin, Bing-göl et Khëlath. Le seigle d'Arménie est excellent; on peut en dire autant en général des céréales, des légumes et de toutes les plantes odorantes. Aussi les poètes latins ont-ils vanté l'Arménie comme la terre de l'encens, comme une contrée parfumée.

Dans cette énumération, nous n'aurons garde d'omettre les plantes médicinales et tinctoriales, la mandragore, appelée *martadag* ou autres dénominations; la rhubarbe, la manne au goût mielleux, qui pendant l'été suinte et se concrète autour des feuilles de la réglisse, de l'épine *madnékaz* et du noisetier, dans le district de Daron, la Quatrième Ar-

ménie et l'Agëtzniq. Le district d'Ararad possède l'arbuste sur lequel vit la cochenille, ce précieux insecte qui donne le plus beau carmin.

De vastes et magnifiques pelouses tapissent toutes les hauteurs; là, dans de gras pâturages, errent, la moitié de l'année, les innombrables troupeaux des Kurdes et des Turkomans. Une partie de ces troupeaux est conduite pendant l'hiver dans l'immense plaine de Moug'an, verdoyante à cette époque de l'année, servant d'abri aux animaux qui recherchent la chaleur, mais, pendant l'été, desséchée et infestée de serpents.

28. Dans le règne animal, l'Arménie possède des familles d'oiseaux très-variées, principalement les oiseaux aquatiques qui peuplent les bords des rivières, les étangs et les halliers marécageux. Les descriptions que nous retracent des contrées de Garin et d'Ararad les écrivains arméniens du v^e siècle sont confirmées par les récits des voyageurs modernes. Des Anglais résidant à Garin ont compté sur le territoire de cette ville plus de 170 espèces d'oiseaux, et l'on dit que, dans la belle saison, ils s'abattent par nuées dans la plaine environnante, sur les bords du schamp (cannaie). On y distingue l'aròs, qui est un très-gros cygne, le cygne ordinaire, le geai, le courlis, l'oie et le canard sauvages, la caille, la bécasse et la bécassine, le francolin, l'outarde, la perdrix, le faisan, une grosse colombe, la tourterelle, la cigogne, hôtes chéris des Arméniens, et le moineau par masses.

Le nom d'une foule d'oiseaux est ignoré; il en est d'autres qui portent un nom vulgaire, mais dont l'espèce n'a pas été déterminée, tant l'étude de cette partie de l'histoire naturelle de l'Arménie est encore peu avancée.

La classe des mammifères, sauvages ou domestiques, est aussi très-largement représentée. Les parties de chasse que faisaient les souverains et les satrapes arméniens et qui attiraient les princes des royaumes limitrophes, sont célèbres depuis les temps de la première dynastie, celle des Haïciens. Il paraît qu'il y a quantité d'espèces de bœufs, chèvres et agneaux sauvages, et entre autres une gazelle à longues cornes; le sanglier vit tapi dans les cannaies, le buffle dans les marais; ce dernier animal apprivoisé et dompté sert pour les travaux agricoles.

Le pays est très-riche en gros et petit bétail; dans l'Arménie russe, on compte 600,000 animaux domestiques, dont 160,000 bêtes à cornes. L'Arménie ottomane exporte chaque année dans les autres provinces de la Turquie plus d'un million de brebis de choix. Les chevaux arméniens jouissent depuis des siècles d'une grande réputation; on estime surtout les chevaux de main du Karabag' et du Kurdistan. Au temps de la domination persane, les gouverneurs prélevaient une certaine quantité de ces animaux comme tribut. Dans la province d'Érivan et dans les districts de l'est, on élève aussi le chameau.

Dans la classe des animaux sauvages on compte le tigre, le léopard, l'hyène, le lynx, l'ours, le loup,

le renard, le chacal, un chien de haute taille, l'ognagre et le lion, mais devenu fort rare aujourd'hui; parmi les mammifères plus petits, le hérisson, la fouine, la loutre et le castor.

Les poissons pullulent dans les cours d'eau et les bassins lacustres. La truite abonde dans les lacs; le hareng ne se rencontre que dans le lac de Van; celui de Sévan nourrit environ quinze sortes de poissons, dont douze portent des noms arméniens ou turks : le gog'ag, le pag'tag, l'ag'indjan, l'ischkhanadzougën (poisson de prince), le keg'aqouni, le gragdouts, le bōdjèg, l'amarn (l'été), le pekhlou, la truite saumonée, le tchaladzougën, le tzouar. Dans les grands fleuves vivent des poissons énormes, comme dans l'Aradzani, où l'on prétend qu'il y en a de cinq sortes d'une taille monstrueuse. On a acquis récemment la certitude que l'une de ces variétés, le lok (*sylvius glanis*) atteint les proportions d'un cétacé. Mais c'est surtout aux embouchures du Cyrus et de l'Araxe qu'affluent les poissons, et particulièrement celui qui sert à fabriquer le caviar, ingrédient culinaire si apprécié partout, mais principalement en Russie.

L'Arménie présente à l'entomologiste un champ non moins riche, non moins intéressant d'observations. Une foule d'espèces nouvelles y ont été recueillies par des naturalistes allemands qui les ont fait connaître en Europe. Dans la Chaldée pontique et autres lieux, l'abeille distille un miel aussi abondant que savoureux. Parmi les espèces nuisibles est un

très-gros scorpion qui se trouve dans l'Agëtznik et dans les décombres des villes en ruines. Le moucheron, le cousin, dans les environs d'Érivan et du Kurdistan, voltigent en tourbillons si épais, que, pour éviter leurs piqûres, les habitants sont forcés, pendant l'été, d'émigrer dans la montagne.

(La suite prochainement.)